TUBERCULOSE

ET

SANATORIUMS

I

On dit que tout finit par des chansons, en France ; en Allemagne, on pourrait dire que tout aboutit à des « Instituts ». Il y en a de toutes sortes et pour les choses les plus inattendues : depuis les « Instituts d'inhumation » — avec annexes pour les magasins de cercueils — jusqu'aux « Instituts pour oiseaux » où l'on apprend à siffler aux serins et à parler aux perroquets... Il y a les « Instituts de danse » où les couples évoluent, très graves, sous les ordres d'un maître de cérémonies qui commande en français : « Balancez vos dames !... Pastourelle !... »

Cette manière de considérer l'existence de telle sorte que chaque détail donne lieu à une science, cette tendance à tout enrégimenter for-

ment une des caractéristiques de l'esprit allemand. Il eût été dès lors bien étonnant que ce caporalisme inévitable n'eût pas mis sa marque sur l'art de guérir, et c'est ainsi que l'on est arrivé à la conception du *Sanatorium pour tuberculeux*. Ici précisément, ce travers de la race est devenu une qualité admirablement exploitée. En effet, si le sanatorium avec ses règlements inflexibles, son mode de recrutement des malades forcés de s'y rendre sur ordonnance du médecin, ressemble un peu à une caserne, il faut avouer que c'est là seulement que l'ouvrier tuberculeux peut être traité avec succès.

Soustrait aux influences de son milieu habituel, le malade peut plus facilement suivre son traitement complet, qui consiste surtout à vivre au grand air, à se reposer, à se suralimenter.

En même temps, il fait son éducation hygiénique : le sentiment du danger qu'il court l'a rendu plus attentif et plus apte à s'instruire.

« Nul doute que, rentrés dans leur famille, « les malades ne se souviennent des leçons reçues, « et n'influencent aussi favorablement leur « milieu, en introduisant dans la vie populaire « des coutumes et des précautions de nature à « prévenir le développement des maladies » (Dr Pannwitz, Rapport au Congrès de Berlin, 1899).

L'esprit allemand se complaît dans les idées générales ; il n'est guère satisfait que lorsqu'il est arrivé à établir d'une façon absolue que sa création est la perfection du genre — peut-être un peu trop dédaigneux par ailleurs des travaux, qui ont été faits auparavant et dont il a pu profiter.

C'est ainsi encore que, le sanatorium étant une idée allemande, le « *Congrès International* » tenu à Berlin, au mois de mai 1899, pour « *la lutte contre la tuberculose* » n'a eu d'autre but que de faire prévaloir cette idée allemande et de consacrer officiellement le principe du sanatorium, en tant que moyen d'action contre la phtisie.

En même temps, — car de travailler pour l'humanité et de soulager les misères du prochain ne doit pas empêcher de s'occuper de ses affaires — c'était une œuvre de patriotisme scientifique et une réclame intense pour l'industrie et le commerce allemands, puisque parallèlement au congrès, il y avait une « Exposition d'hygiène » ouverte à grand fracas et où le Pr von Leyden avait prononcé un discours officiel.

Le Pr Landouzy s'est élevé contre cet absolutisme qui croit avoir tout dit avec un mot ; il a protesté contre l'esprit simpliste de ces « théra-

« peutes d'équation pour lesquels la cure de « sanatorium est la médication spécifique de la « tuberculose, comme la quinine est le spéci- « fique de la malaria. »

Landouzy a reproché à la méthode allemande de ne pas tenir un compte suffisant de ces « adjuvances climatériques » altitudes variées, bord de la mer, eaux minérales, à l'aide desquelles on guérissait déjà la phtisie avant l'apparition du sanatorium, et dont nous disposons presque à l'infini dans notre merveilleux pays de France.

Cette restriction étant posée, Landouzy se range à l'avis des Allemands : il admet que le « sanatorium, envisagé dans son principe plus « que dans sa forme, est vraiment, en manière « de prophylaxie comme en manière de curation « tuberculeuse, le « primum movens », la base « indestructible sur laquelle s'étaient les efforts « de la « natura medicatrix » (1).

*
* *

On a été quelque temps en France avant de suivre l'exemple donné par l'Allemagne ; puis il semble qu'il y ait eu une sorte d'engouement,

(1) Pr Landouzy. Cure de sanatorium simple et associée. Paris, Carré et Naud, 1899.

dont on aurait déjà comme un remords. Il faudrait mettre les choses au point. Entre le « tous au sanatorium » des Allemands et le dédain que l'on aurait peut-être tendance à témoigner dans le public à cette institution depuis le rapport du Dr Brunon à l'Académie de Médecine, — il y a de la marge. Le Dr Brunon a dit des choses fort justes et sur plus d'un point nous sommes d'accord avec lui. Mais il est d'autres considérations qu'il n'a point mentionnées..... Nous ne voulons rien préjuger maintenant.

Ayant visité bon nombre de ces sanatoriums et après avoir étudié la chose sur place, nous avons pensé qu'il pourrait être de quelque intérêt de publier ces notes prises au cours d'un récent voyage en Allemagne.

Le tuberculose est plus que jamais à l'ordre du jour ; il est bon de se rendre compte du fonctionnement et de l'économie intérieure de ces établissements, de rechercher quels résultats pratiques ils ont donnés, et de voir le profit que nous pouvons en retirer, en les adaptant au caractère et au tempérament français.

*
* *

Le premier sanatorium fut bâti à Goerberzdorf en Silésie par Brehmer en 1854, Brehmer,

qui a posé le premier le principe du traitement hygiéno-diététique de la tuberculose : le repos étendu, la vie au grand air, l'alimentation substantielle, formant la triple base de ce traitement.

Les débuts pour Brehmer furent extrêmement pénibles : malades et médecins se liguaient à l'envi contre le maître. Ce ne fut que vingt ans après, en 1875, qu'un deuxième sanatorium s'ouvrit sous la direction du Dr Dettweiler, le disciple le plus fervent de Brehmer et qui a fait école avec son établissement célèbre de Falkenstein, en Taunus.

Les gros propriétaires de Francfort-sur-le Mein, qui avaient confiance dans le succès de l'entreprise, avaient fourni les capitaux en spécifiant qu'ils ne pourraient jamais prélever sur les bénéfices d'intérêt supérieur à 1 pour 100.

Le surplus devait être employé en améliorations et servir à fonder aussitôt que possible une œuvre charitable (sanatorium populaire) en connexion avec l'établissement.

On voit donc que les premiers sanatoriums n'ont guère été autre chose au début que des maisons de santé fermées, à l'usage des gens riches et dont les capitaux, malgré les tempéraments humanitaires apportés au contrat de société, ont été fournis dans un but lucratif.

C'est plus tard seulement que l'initiative privée

de simples particuliers ou les sociétés de bienfaisance ont entrepris la construction de sanatoriums, destinés aux ouvriers tuberculeux.

La Croix Rouge, les Associations de convalescents, les différentes ligues régionales ou locales pour la « Lutte contre la tuberculose » comptent parmi leurs membres les personnages les plus haut placés et sont sous la directe protection des princes et du gouvernement. A leur tête se trouve l'élite des médecins allemands, les Leyden, les Ziemssen, etc.

Enfin, en octobre 1895, il s'est fait à Berlin « sous le patronage de l'impératrice et la prési- « dence du chancelier de l'Empire, un Comité « central pour la construction de sanatoriums « pour poitrinaires. — Ce comité est devenu le « noyau central du mouvement.

« Il s'occupe de rassembler les fonds néces- « saires, et sans porter atteinte au caractère « individuel de chaque entreprise séparée, il « donne à l'ensemble des efforts l'unité néces- « saire » (La *lutte méthodique contre la tuberculose en Allemagne,* rapport présenté au Congrès de Berlin par le Dr Pannwitz, secrétaire général du Congrès).

En trois années, il s'est fondé, sous la direction du Comité central, une cinquantaine d'établissements pour les poitrinaires indigents.

Mais il est un autre élément qui, plus encore que les sociétés privées de bienfaisance et que la Croix-Rouge, a contribué à développer en Allemagne l'idée du sanatorium pour ouvriers : c'est l'institution d'état des assurances contre la maladie, contre l'invalidité et contre la vieillesse.

Pendant ces dernières années en effet, ce sont les caisses de ces assurances qui, ou bien ont construit elles-mêmes directement des sanatoriums pour leurs assurés, — ou bien ont fourni les capitaux qu'elles mettaient à la disposition des œuvres de bienfaisance, en ne réclamant qu'un intérêt minime, ou même sans intérêt, en se réservant seulement quelques privilèges.

Évidemment, en agissant ainsi, ces caisses d'assurances ont eu comme premier mobile l'ardent désir de venir en aide aux classes laborieuses ; mais il s'est trouvé aussi qu'en ce faisant, elles ont réalisé de très sérieuses économies et que leur propre intérêt coïncide avec celui du prolétariat.

Pour bien comprendre ceci, il est nécessaire de dire quelques mots de la législation, qui régit en Allemagne les assurances ouvrières.

Elle se rattache d'autant plus à notre sujet que c'est grâce à elle seule que nos voisins peu-

vent espérer maintenant arriver à circonscrire le fléau et lutter avec succès contre cette maladie sociale, la plus terrible de toutes, — la tuberculose.